

« Ce n'est ni la première, ni la dernière crise de séparatisme en Crimée »

01 mars 2014 | Par [Amélie Poinssot](#)

Comment en est-on arrivé là ? Pour comprendre ce qui se passe en Crimée, nous avons rencontré l'historien et politologue Alexandr Farmantchouk. Cet ancien dissident, brièvement passé par la politique dans les années 1990, travaille actuellement à la rédaction d'un ouvrage collectif sur l'histoire de la Crimée. Entretien avec notre envoyée spéciale.

Alexandr Farmantchouk est historien et politologue. Il préside l'association des politologues de Crimée. Ancien dissident, brièvement passé par la politique dans les années 1990, il travaille actuellement à la rédaction d'un ouvrage collectif sur l'histoire de la Crimée. Nous lui donnons rendez-vous dans un café de Simferopol, la capitale, et c'est avec plaisir qu'il revient sur l'histoire récente de sa région et réagit aux derniers événements.

Qu'est-ce qui distingue la république de Crimée des autres régions d'Ukraine ?

L'histoire de la Crimée est une histoire de peuplements et dépeuplements successifs. Même sans remonter très loin, la seconde moitié du XX^e siècle commence par la déportation massive des Tatars, ordonnée par Staline en 1944. La Crimée comptait 1,2 million d'habitants avant guerre, elle n'en compte plus que 370 000 après le conflit et la déportation des Tatars, ainsi que celle d'autres communautés, Arméniens notamment. Autrement dit, sa population est divisée par trois ! Pour compenser, l'Union soviétique organise un programme de repeuplement : des Russes arrivent en masse, occupent les logements laissés par les Tatars, reconstruisent les villes détruites par la guerre comme Kertch et Sébastopol...

Jusqu'en 1954 la population russe augmente, et constitue peu à peu la majorité de la population de Crimée. Aujourd'hui, la population russophone constitue 58 % des habitants. La Crimée est la région du pays qui possède la plus forte proportion de russophones, loin devant les régions de l'est de l'Ukraine.



Alexandr Karmantchouk © Amélie Poinssot

Alexander Farmantchouk est l'auteur de *Mythes de l'époque soviétique*, publié en 1999 aux éditions Taurida (malheureusement non traduit en français). Il est par ailleurs sur le point de publier un nouvel ouvrage : *Les gouvernements ukrainiens de Mykola Bahrov jusqu'à ...*

En 1954 précisément, le statut de la Crimée change...

Oui, alors qu'elle était un *oblast*, c'est-à-dire une région administrative de l'Union soviétique comme une autre, elle est officiellement rattachée à l'Ukraine le 19 février 1954. C'est Khrouchtchev qui prend cette décision, non pas pour en faire « cadeau » à l'Ukraine, mais pour la raison suivante : en 1953 il était venu en vacances en Crimée. Il avait alors visité le nord de la péninsule et découvert des steppes pauvres et sèches, des équipements militaires en déliquescence et des paysans qui n'arrivaient pas à cultiver leurs pommes de terre. Décision est prise alors de construire un canal pour irriguer la région. 100 000 hommes sont nécessaires pour mener ce vaste chantier. Plutôt que de les faire venir de Russie, il décide de faire appel à la main-d'œuvre ukrainienne.

Dès lors, pour des raisons simplement administratives, il apparaît plus logique d'arrimer la Crimée à Kiev. 300 000 Ukrainiens seront transférés dans la région pour la construction du canal et le développement qui s'ensuit. Le chantier du canal durera jusqu'en 1963, date à laquelle commence la période la plus prospère de Crimée, qui prendra fin avec l'effondrement du bloc soviétique.

Pour ces Ukrainiens qui arrivent en Crimée, à quoi ressemblaient les conditions de vie ?

Lire aussi [Crimée: dans Simferopol, la ville aux trois visages](#) Par [Amélie Poinssot](#) [Sébastopol, l'histoire longue du rêve impérial russe](#) Par [François Bonnet](#)
[Ukraine : escalade en Crimée, où flotte le drapeau russe](#) Par [Amélie Poinssot](#)

Les conditions proposées dans ces programmes de repeuplement étaient très avantageuses pour les Ukrainiens qui vivaient dans des conditions souvent misérables à cette époque. Moi-même, c'est ainsi que je suis arrivé en Crimée, à l'âge de 16 ans. Nous venions de Zhytomyr, une région située à une centaine de kilomètres de Kiev. Nous vivions là-bas dans une hutte, à quatre dans deux pièces chauffées par des mottes de boue séchée que les paysans préparaient pendant l'été. Les gens travaillaient dans les champs de betterave, ils étaient payés en nature avec le sucre récolté à partir duquel les femmes préparaient la vodka... C'était de l'esclavage !

En Crimée en revanche, nous avons été logés dans un quatre-pièces – un luxe à l'époque –, et le niveau de vie était bien supérieur. Mes parents travaillaient dans un kolkhoze, c'était une vie complètement différente, bien plus confortable. Pendant cette période, une autre population constitue une part importante des habitants de la Crimée : ce sont les militaires russes, avec la présence de la flotte soviétique à Sébastopol et de sept aéroports militaires dans la péninsule. Cette militarisation de la région a des conséquences encore aujourd'hui, vingt ans après la fin de l'Union soviétique.

Ces militaires sont-ils restés sur place ?

Lorsqu'ils ont pris leur retraite, la majorité des officiers ne sont pas retournés en Russie. Ils ont en revanche gardé les yeux tournés vers la Russie et ont commencé à investir l'espace public, à rejoindre des partis politiques et à distiller leurs idées. En fait, ces gens ont eu beaucoup de difficultés à accepter la rapidité des changements survenus dans le sillage de l'éclatement du bloc soviétique. Ils ont eu du mal à avaler l'indépendance de l'Ukraine, ils ont observé avec douleur le retour de la population tatare revenue s'installer en Crimée dans les années 1990-2000 et ont développé une forme de nostalgie qu'ils ont transmise à leurs

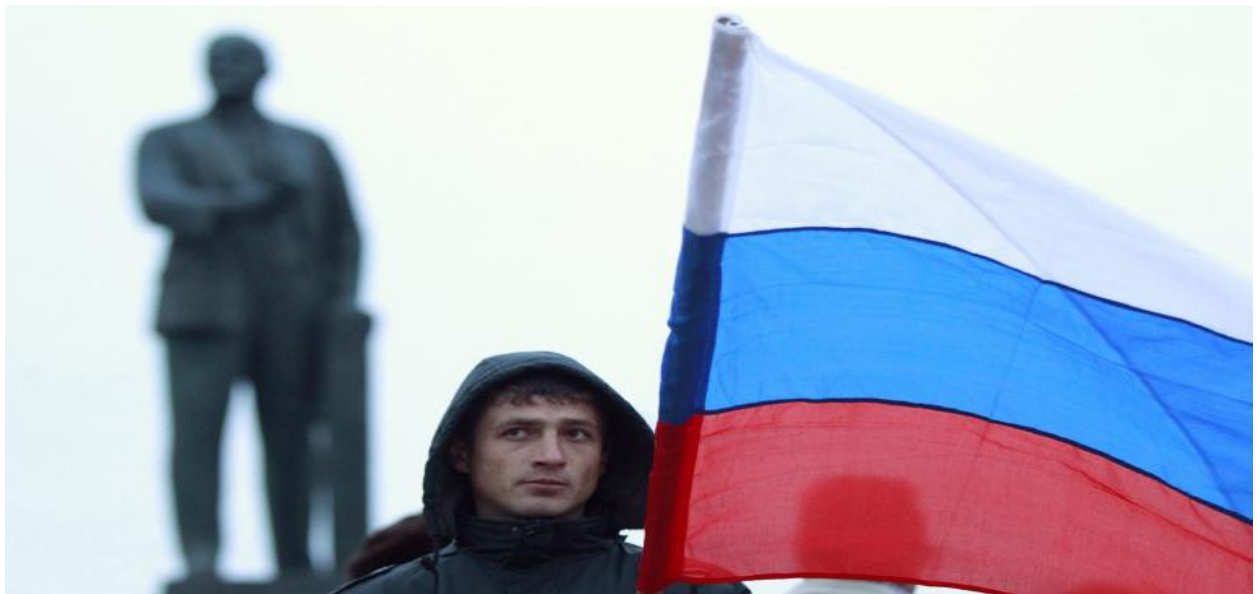
enfants. Il faut reconnaître que tant de changements en si peu de temps, c'est un choc psychologique et cela fait intervenir des processus très compliqués...

Les nationalistes ukrainiens haïs en Crimée

À quel point la Crimée vote différemment des autres régions d'Ukraine ?

Les partis qui constituaient l'opposition au gouvernement Ianoukovitch – à savoir Batkvichtchina (Patrie), Oudar (Alliance démocratique ukrainienne pour la réforme) et Svoboda (Liberté) – ne pèsent que 10 % de l'électorat de la péninsule. Le sociologue Evgeniy Kopatko a publié une estimation selon laquelle les trois quarts de la population de Crimée ne soutiennent pas les changements apportés par la révolution du Maïdan. Ceux qui se prononcent en faveur des changements ne sont que 20 %. La majorité de la population toutefois reste passive.

Il faut bien comprendre que les nationalistes ukrainiens ne seront jamais acceptés ici, ils sont même haïs. Car l'une des principales raisons de l'existence du nationalisme ukrainien est la haine envers la Russie ; or il n'y a pas de base pour une telle haine en Crimée. C'est une différence fondamentale avec l'ouest de l'Ukraine, à tel point que l'on se trouve face à deux cultures, deux histoires radicalement différentes. Ceci étant dit, cela ne doit pas nous effrayer, nous ne devons pas nous diviser, nous avons besoin de vivre ensemble. Mais je ne peux pas ne pas évoquer ici la vision de Staline, qui dessinant les frontières de l'Ukraine, pensait qu'avec de telles frontières elle serait incapable de tenir sur le long terme comme un seul pays...



Un militant pro-russe, le 1er mars, devant la statue de Lénine dans la capitale de la Crimée. © Reuters

Quelle carte va jouer le nouveau gouvernement à la tête de la Crimée, désigné par des députés réunis jeudi au parlement sous la pression d'hommes armés qui se sont emparés du parlement régional ?

Sergueï Axionov, le nouveau premier ministre, ne va pas conduire au séparatisme. En fait, si Kiev n'envoie personne ici et octroie plus de pouvoirs à l'exécutif régional, la Crimée va rester dans le cadre institutionnel de l'Ukraine. Mais si Kiev intervient, alors la Crimée va

petit à petit se tourner vers la Russie. Ce n'est pas la première, ni la dernière crise de séparatisme en Crimée. Déjà en 1994, Youri Mechkov, un séparatiste, avait été élu président de Crimée avec 74 % des voix. Eltsine aurait pu à ce moment-là intervenir en Crimée, mais il a préféré privilégier ses bonnes relations avec le président ukrainien d'alors, Leonid Kouchma.

En Crimée beaucoup ont alors été déçus mais le résultat, c'est que la volonté de rapprochement avec la Russie a perdu du terrain. La révolution du Maïdan a eu l'effet inverse : le camp des pro-russes ici s'est renforcé. Et Poutine ne sera pas aussi faible qu'Eltsine... Les soldats armés qui occupent depuis vendredi matin l'aéroport de Simferopol, ce sont les forces spéciales russes. Avec le contrôle des axes routiers stratégiques, la péninsule entière est en train de passer sous leur contrôle – c'est-à-dire sous le contrôle de la Russie.

N'y a-t-il aucune issue possible ?

Si, il y a selon moi une issue possible, une formule triangulaire qui impliquerait à la fois Washington, Berlin – ou l'Union européenne si vous voulez – et Moscou. Il s'agirait de garder l'Ukraine une et indépendante, mais où les partenaires se répartiraient les zones d'influence : une zone d'influence russe en Crimée et dans l'est du pays ; un centre et une capitale que les États-Unis veulent préserver de toute influence russe ; et enfin l'ouest sous influence américaine et européenne.



est dans cette salle, à Yalta, sur la côte sud de Crimée, qu'a été signé l'accord qui dessinera l'Europe de la guerre froide. © Amélie Poinsot

Un nouveau Yalta en quelque sorte. D'ailleurs, c'est précisément en Crimée, sur sa côte sud, que s'est tenue la conférence de Yalta en 1945, lorsque Staline, Roosevelt et Churchill se sont réparti les zones d'influence russe, américaine et britannique qui allaient donner naissance à l'Europe de la guerre froide...

Oui, effectivement. Il ne faut pas oublier que l'Ukraine est elle-même le produit d'une désintégration historique tripolaire des empires austro-hongrois, ottoman et russe. Elle a une histoire très mouvementée, faite de conflits, où la paix n'a jamais duré. Elle est encore aujourd'hui dans un processus de stabilisation – un processus qui peut durer selon moi une cinquantaine d'années